

« Bir varmış bir yokmuş »

« Il était une fois, il n'était pas une fois », dans le quartier de la Petite Anatolie

Cet article relate l'histoire d'un groupe de femmes qui, au départ d'un projet d'écriture de conte, bifurque pour s'engager dans un processus de réflexion individuelle et collective sur la condition de la femme...

Louise GULOT

Sur base d'un entretien avec Rukiye CIMSIR, Pascale MISSENHEIM, Anne-Virginie DUFOUR, Ayşegül MAZIBAŞ et D.

Le groupe est constitué d'une dizaine de femmes belgo-turques et turques âgées de 25 à 60 ans, installées à Bruxelles depuis plus ou moins longtemps pour des raisons matrimoniales et appelées, dans la terminologie communautaire, des « brus importées ». Pour les accompagner, elles sont quatre : Rukiye Cimsir, formatrice FLE à l'Association féminine belgo-turque (AFBT), qui connaît certaines d'entre elles, et Ayşegül Mazibaş, une jeune habituée de l'AFBT – toutes deux bilingues français-turc et issues de la diaspora turque ; Pascale Missenheim, animatrice de l'asbl EYAD¹ et Anne-Virginie Dufour, assistante sociale, ex-collègue de Pascale – ces dernières non turcophones et issues d'aucune diaspora.

Le groupe se réunit à raison d'une matinée par semaine pendant un an au cœur de la Petite Anatolie, quartier à cheval entre Schaerbeek et Saint-Josse-ten-Noode. Il y a plus d'un demi-siècle, quelques migrants turcs s'installaient dans ce quartier du nord de Bruxelles « *sans rien connaître (...) ni la route, ni la ville, ni la langue. (...) Vous partez de la Terre, vous arrivez sur la Lune, tout seul. Que feriez-vous sur la Lune, tout seul ? Venir ici, c'était cela.* »² À l'époque, les conditions d'installation n'étaient pas roses, la survie dépendait de la débrouille. Pour manger, se soigner, se chauffer, se défendre des railleries, mener ses enfants à l'école, il fallait apprendre à bricoler dans une langue extraterrestre. « *Mon grand-père avait dû mimer la poule pour acheter des œufs chez l'épicier* », raconte Ayşegül. Désormais, le quartier a changé. Les enseignes d'épiceries, de restaurants et de cafés sont majoritairement turques, la communauté nombreuse et soudée. Guère besoin de parler français pour faire ses courses ou trouver un médecin. « *Le soutien de la communauté est une arme à double tranchant pour les femmes qui s'installent en Belgique dans le contexte d'un mariage. Elles peuvent vivre des années avec quelques mots de français et des contacts limités avec l'extérieur...* », explique Pascale, qui mène des projets d'éducation permanente à EYAD depuis 17 ans.

1 www.eyadasbl.be

2 Paroles de Mustafa Öztürk au sujet de son père, extrait du film *Histoires et anecdotes de l'immigration turque*, de Mustafa Balci (EYAD asbl et Umay productions, 2014). À télécharger sur www.eyadasbl.be/outils-a-partager/?sfw=pass1611157600

L'idée de monter un groupe d'éducation permanente pour réunir ces femmes hors de chez elles part d'une double réflexion : en Belgique, elles n'ont ni espace où se réunir autre que la cuisine de l'une ou l'autre, ni espace où exister et agir de manière autonome, sans devoir répondre aux prescriptions sociales liées à leur rôle de femmes, de belles-filles ou de mères.

Barbe bleue, un conte qui agit comme un détonateur

Pour commencer, Pascale et Rukiye proposent une lecture du conte *Barbe bleue*³, éclairée par l'analyse de la conteuse et psychanalyste Clarissa Pinkola-Estès⁴ qui revisite les motifs classiques du conte populaire (le mariage, l'interdit, la figure du prédateur, etc.). En principe, cette étape doit amener les participantes à se lancer dans l'écriture du récit de leur propre vie. Mais, par l'alchimie de l'éducation permanente, le projet initial est vite dévoyé. L'écriture du conte se mue en un programme varié mêlant groupe de parole, sorties, actions collectives et constructions de savoirs autour de la femme et de l'histoire des femmes. Le seul invariant est le bilinguisme turc-français, maintenu toute l'année pour permettre à toutes de s'exprimer librement, sans contraintes linguistiques⁵. La situation est exceptionnelle. « *D'habitude, on essaie tant que possible d'interdire les langues étrangères et d'imposer l'usage du français mais ici, l'important était de permettre l'expression de sentiments profonds* », explique Pascale.

3 C'est l'histoire d'un homme à la barbe bleue, fortuné, qui obtient le consentement d'une jeune femme séduite par sa fortune. Le jour où il part en voyage, Barbe bleue confie à sa jeune épouse les clés de son cabinet en lui interdisant d'y pénétrer. Malgré sa promesse, celle-ci brave l'interdit et se retrouve nez à nez avec les corps sans vie des précédentes épouses de son mari. Surprise par ce dernier, et menacée de mort, elle est secourue par sa sœur, puis ses deux frères. Barbe bleue est finalement tué par les deux frères.

4 Auteure de *Femmes qui courent avec les loups*, Le Livre de Poche, 2001.

5 L'apprentissage du français n'était pas le but déclaré des ateliers mais était tout de même présent en filigrane tout au long des différentes activités.



Extraits de Barbe bleue :

1. « ... s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. »
2. Les voisines et les bonnes amies se précipitèrent chez la jeune mariée pour aller voir toutes les richesses de sa maison.
3. « Dieu soit loué !, s'écria la jeune épouse, ce sont mes frères. »
4. Les deux frères passèrent leur épée au travers du corps de Barbe bleue et le laissèrent pour mort.

Illustrations de Gustave Doré –
licence : domaine public 1.0

Des brus et gendres importés

Pascale fréquente la diaspora turque au quotidien depuis des années. C'est elle qui a d'abord eu envie de réunir les brus importées⁶, ces femmes au statut si particulier dans les communautés turques à l'étranger. « Une bru importée, c'est une femme ayant grandi en Turquie et qui a choisi de se marier avec un homme turc de Belgique ou a été choisie pour devenir l'épouse d'un homme turc de Belgique », explique-t-elle. « Dans notre quartier, elles sont nombreuses, peuvent avoir des parcours différents. J'en ai rencontré beaucoup, j'avais envie de créer un groupe avec elles. »

6 Le pendant masculin, « gendre importé », est également employé.

Le choix du mot francophone « bru » désignant le nom d'une épouse du point de vue de la belle-famille est très significatif de la condition de ces femmes « *qui peuvent être désemparées face à la déception de leur nouvelle vie sous le toit de leur belle-famille en Belgique* ». La pratique de mariage endogamique avec un époux ou une épouse ramenée du pays est un classique parmi les stratégies de la diaspora turque immigrée en Europe pour conserver son identité nationale et culturelle face à l'évidence du non-retour au pays, et pour maintenir des liens avec le pays en dépit d'un éloignement prolongé et de la naissance de plusieurs générations en exil⁷. En France par exemple, 95% des jeunes d'origine turque épousent des Turcs ou Turques de Turquie, battant tous les records de mariages endogamiques⁸. « *Leur vie en Belgique est parfois très différente de ce qu'elles attendaient, leur condition sociale peut être plus difficile ici qu'au pays, et cela peut créer des tensions existentielles délicates à résoudre, à exprimer ou à conscientiser* », explique Pascale⁹. La sociologue d'origine turque Gaye Petek-Şalom, dans un article sur le phénomène des migrations matrimoniales, décrit ainsi le rôle de la belle-mère dans la culture traditionnelle turque : « *La femme turque jouit d'un statut privilégié lorsqu'elle est en situation d'être belle-mère, et donc lorsqu'elle prend en charge l'éducation et la surveillance de sa belle-fille. (...) La manière de se vêtir, l'autorisation de sortir, de suivre une formation, de travailler, tout sera défini par la belle-mère et accessoirement par le beau-père. Certaines brus confient leur déception d'avoir été obligées à porter le foulard une fois arrivées en France, alors qu'elles ne se couvraient pas en Turquie. Si*

7 GAYE Petek-Şalom, *Des gendres et des brus importés de Turquie par les familles*, in *Hommes & Migrations*, n°1232, juillet-août 2001, p. 41.

8 Ibid.

9 Le genre importé n'est pas non plus épargné des vicissitudes existentielles que comporte l'immigration à des fins matrimoniales. Une étude sur la condition psychosociale du genre importé a mis en lumière les effets que la migration matrimoniale et la dépendance (sociale et économique) du genre vis-à-vis de son épouse et de sa belle-famille pouvaient créer (thèse doctorale d'Ertugrul TAS, *Renversement des alliances et effacement de la personne : recherche clinique et anthropologique sur les migrations matrimoniales des hommes en milieu turc immigré en Belgique et leurs effets psychosociaux désorganisateur*). Il ressort de cette recherche que les hommes concernés peuvent souffrir d'importantes perturbations psychologiques liées à l'inversion des rapports de genre auxquels ils sont confrontés. Les gendres importés sont généralement dépendants économiquement de leur belle-famille et assignés à résidence dans la maison de famille de leur épouse, ce qui n'est pratiquement jamais le cas dans la tradition turque où c'est l'homme qui travaille pour nourrir sa famille et la femme qui reste à la maison.

l'apprentissage de la langue française est vécu par la belle-mère comme un atout d'émancipation, il leur sera interdit. Tous les codes de respect et d'hospitalité seront principalement du devoir des brus, qui feront par exemple le service, même en milieu uniquement féminin. »¹⁰

Si elles ont été préparées, dès leur plus jeune âge, à la coutume du mariage, du trousseau, à la préservation du lignage et au devoir d'enfantement, les « brus importées » doivent gérer quotidiennement les frustrations et les crispations intrinsèques à la cohabitation avec la belle-famille, dans un pays d'accueil dont elles ne connaissent pas les codes.

« On a tous un Barbe bleue en soi »

L'idée, au départ, est donc de partir du conte Barbe bleue, d'en avoir une lecture et une analyse collective pour embrayer sur des séances d'écriture¹¹. « *On a commencé par raconter Barbe bleue, puis on a discuté du rôle des différents personnages, du fait que tout le monde porte en soi tous les personnages de l'histoire, tantôt l'épouse, tantôt Barbe bleue, tantôt la sœur naïve, tantôt la sœur perspicace, etc.* » Comme introduction aux contes, pour basculer du monde réel à l'imaginaire, chaque femme a été invitée à écrire un texte à partir de son propre parcours en jouant avec les mots et les sens, à la manière du *tekerleme*, une forme littéraire courte et satirique, populaire en Turquie. « *Le tekerleme est un texte absurde, farfelu, construit sur des jeux de mots, une recherche de rimes et de rythme et qui va précéder un conte* », précise Rukiye.

Toutefois, au fil de la discussion, des interrogations viennent changer le cours de l'atelier : pourquoi, dans les contes populaires, faut-il toujours que la femme fasse figure de victime naïve et soumise ? N'avons-nous pas un Barbe bleue en nous, un prédateur intérieur, quelque chose qui nous empêche d'avancer et qu'il faut savoir reconnaître autant que les prédateurs de notre entourage, nos maris, nos belles-mères, qui limitent notre liberté ?

¹⁰ GAYE Petek-Şalom, op. cit, pp. 44-45.

¹¹ Le projet s'intitule d'ailleurs *Conte de femmes de la Petite Anatolie*.

À partir de ce moment, la séance du vendredi matin devient autre chose qu'un atelier d'écriture. Le débat sur la position de la femme dans le conte se transforme progressivement en débat sur les coutumes matrimoniales et la condition de l'épouse en Turquie, puis sur la condition de la femme dans le monde.

Se poser des questions qu'on ne s'est jamais posées

La nécessité de traduire certaines expressions du turc au français bouscule les certitudes et alimente le questionnement. Les sujets les plus tabous sont abordés : dot, sexualité, (in)fidélité conjugale, virginité, désir, argent, etc. « *On a fini par aborder des aspects de nos coutumes dont on ne parle jamais. D'habitude, on se limite à la cuisine quand on parle de notre tradition... On ne s'aventure surement pas dans des débats sur nos relations intimes, sur nos familles ou nos mariages. On ne parle pas de tout cela, pas même entre femmes...* » Pendant ce temps-là, Pascale écoute, prend note et se rend à l'évidence : les séances du vendredi ne seront pas un atelier d'écriture ni de conte, ni de *tekerleme*.

Les animatrices prennent le pli de rapporter elles-mêmes par écrit certaines questions surgies lors des discussions. Au bout du compte, c'est plus de dix pages d'interrogations qu'elles couchent sur le papier, dont voici un extrait :

« *Pourquoi est-ce que mon histoire n'est pas un conte de fée ?
 Pourquoi j'ai mon cœur gros et fermé ?
 Pourquoi le bonheur est taché de sang ?
 Pourquoi tout ce qui est interdit est attirant ?
 Pourquoi on nous raconte que les femmes sont dépendantes, prêtes à être croquées par le loup, puis sauvées par le chasseur ?
 Pourquoi on montre toujours la femme comme faible plutôt que forte ?
 Pourquoi je me sens forte en Turquie et toute petite en Belgique ?
 Pourquoi je n'arrive pas à m'exprimer ?
 Pourquoi je suis venue ici alors que j'avais entendu qu'il y a beaucoup de béton, pas d'arbres, pas de nature ?
 Pourquoi cette image de la ville, froide et vide ?
 Pourquoi je suis partie à l'aveuglette sans rien connaître, sans rien savoir ?
 « Parce que c'est comme ça et pas autrement. »*

« Parce que c'est comme ça et pas autrement »¹² : la formule, autodérisoire et un brin fataliste, est empruntée à un vieux tube de musique pop turque et semble traduire la résignation des participantes face à leur destin et à leur condition. Pourtant Ayşegül, la jeune interprète, n'est pas si pessimiste : « *Pour une fois, cette condition est au moins débattue. Questionner les choses a toujours une signification, cela apporte du mouvement, de l'incertitude là où tout était figé... Que faire de ces questions, ça, c'est encore une autre question !* » L'enjeu n'est pas de trouver une réponse à tout, mais d'oser bousculer les certitudes, de rompre avec une réalité monolithique. Rukiye : « *Parties d'une animation où il fallait piocher dans un réservoir de mots liés à des pratiques culturelles, on a fini par parler du corps de la femme, de la virginité, de la maternité, de la tristesse, de la fatalité... Pour des femmes qui se confinent généralement dans des sujets de conversation culinaires, elles étaient très bavardes, les langues déliées étaient irréfrenables, Pascale avait allumé la mèche !* »

À partir de l'analyse de certaines coutumes et de leur impact sur la vie d'une femme, les participantes ont pris conscience de leur condition et de celle de leurs paires. Et à partir de leurs vécus, elles ont construit un savoir collectif. Le texte de ces questionnements a ensuite été remis à chacune des participantes pour qu'elles puissent se l'approprier et préparer, en groupe, une lecture publique. Pascale : « *Nous avons lu le texte devant un groupe de femmes du quartier dans le cadre de la 'semaine du genre de Saint-Josse'. Cela a été assez difficile... Certaines femmes de l'audience nous ont très mal accueillies, blâmant les participantes de porter atteinte, en public, à la culture turque, de parler de ses coutumes en des termes dépréciatifs. Certaines réactions étaient même agressives mais elles sont allées jusqu'au bout. Nous avons été imprudentes, nous aurions dû expliquer le projet à l'auditoire.* »

De retour en groupe, les participantes s'interrogent sur les causes de cette hostilité mais décident de ne pas modifier leur texte, de n'en rien enlever, d'assumer leur propos et de se remettre en jeu pour une deuxième lecture publique lors d'un évènement dans un centre culturel. « *Alors que la plupart d'entre elles refusaient catégoriquement le mot 'féminisme' au début du*

12 « *Böyle gelm iş, böyle gidece* », littéralement « *C'est venu comme ça, ça partira comme ça* ».

projet, elles ne le percevaient plus comme un gros mot ou comme l'expression d'une radicalisation à l'égard de tous les hommes. Pour elles, être féministe, c'est revendiquer que leurs filles soient traitées de la même manière que les garçons, que les femmes aient les mêmes chances qu'un homme, ici et partout dans le monde. »

Sortir de la maison, sortir du quartier

Pour mettre en évidence l'existence d'une dimension cosmopolite, sans frontières administratives ou culturelles, de la condition de la femme, les participantes ont réalisé une ligne du temps comparative des dates clés de l'histoire de la femme en Turquie et en Belgique. Elles ne connaissaient jusqu'alors pas, peu, ou très mal l'histoire des femmes en Turquie, la lutte pour les droits qu'elles ont menée. Anne-Virginie : *« En se rendant compte que certains acquis comme le droit de vote avaient été obtenus plus tôt en Turquie qu'en Belgique¹³, elles ont posé un autre regard sur la société belge. Certains combats sont récents, tout n'a pas toujours été comme aujourd'hui... Cela permet de prendre de la distance vis-à-vis de son propre parcours ou de ses propres références, pour pouvoir se rassurer, prendre du courage, s'identifier à d'autres, et finalement développer une conscience de femme indépendamment de son identité culturelle. »*

Dans cet esprit, le groupe se rend au Festival du Cinéma méditerranéen et voit *Parvana, une enfance en Afghanistan* qui raconte le parcours d'une jeune fille afghane sous le régime taliban, forcée de se faire passer pour un garçon pour aider sa famille. Découvrir certaines coutumes d'un pays étranger, être témoin de la manière dont la femme est (mal)traitée dans une autre société permet d'avoir un nouveau regard sur sa propre expérience. Pourquoi se révolter face à ce qui se passe ailleurs et l'accepter quand cela se passe chez soi ? Le groupe enchaîne avec la visite d'une exposition documentaire sur le viol¹⁴ et une sortie au Théâtre de la Vie pour une pièce sulfureuse sur le

¹³ 1923 en Turquie, 1948 en Belgique.

¹⁴ *Que portais-tu ce jour-là ?*, une expo-réflexion sur le viol créée à l'Université du Kansas et accueillie à Schaerbeek en 2018.

désir, inspirée des romans de Marguerite Duras¹⁵. Plus l'année avance, plus les limites sont repoussées, les habitudes bousculées de fond en comble. On quitte le quartier, les fourneaux, les places assignées, les sujets de conversation autorisés. On prend le taureau par les cornes, animées par l'esprit de groupe, la curiosité, l'élan donné par l'expérience collective et individuelle. Pascale : « *Certaines participantes n'étaient jamais sorties du quartier de la Petite Anatolie, n'étaient jamais allées à une expo ou sorties en soirée, même après un divorce... Elles n'ont jamais rien fait pour elles, en tant qu'individu autonome.* » Anne-Virginie ajoute : « *Toute leur vie, elles sont successivement la 'fille de', puis la 'femme de' et la 'belle-fille de', et enfin la 'mère de'. Elles ne font rien pour elles.* »

Un espace pour soi, un espace où on est entre femmes

L'idée du groupe du vendredi est donc de créer un espace rien que pour elles. Pas forcément pour apprendre, mais pour être là, faire quelque chose pour soi. Entre les lectures, les sorties et les débats, elles se mettent également à la céramique et travaillent sur un ensemble de pièces à l'effigie des femmes turques pionnières dans les domaines de la justice, de l'éducation, de la politique, des arts, etc.¹⁶ La conscience de genre¹⁷ passe aussi par la réappropriation d'une histoire au féminin, la reconnaissance que des femmes se sont battues pour d'autres femmes, pour que le monde évolue, alors que, très souvent, partout dans le monde, ces femmes sont méconnues, phagocytées par une histoire écrite au masculin.

¹⁵ *La Traversée du désir* (voir par exemple : www.rtbf.be/culture/scene/theatre/detail_la-traversee-du-desir-au-theatre-de-la-vie-a-l-ombre-de-marguerite-duras?id=10149680).

¹⁶ Les pièces de céramique ont été exposées dans le cadre du Festival Art & Alpha 2019 et au Musée Charlier, le 9 mars 2020.

¹⁷ « Conscience de genre », expression empruntée à la chercheuse Elinis Varikas, se résume ainsi : « *La conscience d'appartenir à une catégorie aussi bien biologique que sociale ; la conscience de partager avec le reste des femmes des destins et intérêts communs ; le sentiment de faire l'objet de discriminations et/ou mécontentement face à la condition féminine ; l'aspiration d'amélioration de cette condition.* » (Elinis VARIKAS, citée par Alice PRIMI dans *André Léo, une voix critique de la démocratie française à la fin du second Empire*, in *Histoire et sociétés. Revue européenne d'histoire sociale*, n°12, octobre 2004, pp. 104-120, http://andreleo.com/IMG/pdf/revuehistosocietes_1_.pdf).

ÉMANCIPATION

La création d'une œuvre collective en céramique à l'effigie de femmes turques pionnières dans différents domaines liés à l'émancipation des femmes.



Le groupe traduit aussi *L'Hymne des femmes*¹⁸ en turc. Anne-Virginie : « *Le groupe n'était pas voué à un apprentissage spécifique, un cours de ceci ou de cela, mais il offrait un espace de partage, de libre expression, de découverte de l'histoire d'autres femmes...* » Rukiye : « *On pouvait aborder des sujets qu'on n'aborde pas habituellement, même entre copines.* » Pascale : « *Elles ont pu parler de leur souffrance, de leur difficulté de trouver leur place, comme brus importées, dans un pays où elles voient leur vie uniquement depuis leur relation avec leur belle-famille.* » Comment devenir autre chose qu'une bru ? Et est-ce que je veux devenir autre chose ? Elles ont ainsi pris conscience de la dépendance et des difficultés d'exister autrement que comme « brus importées ».

D. est l'une des participantes. Elle s'est mariée en Turquie avec un homme qui avait grandi en Belgique. Dans son cas, c'était son choix. Pourtant, à l'arrivée en Belgique, le conte de fée ne se produit pas. Les choses ne se passent pas comme elle l'attendait. « *Je dois travailler dans l'épicerie familiale. Je n'ai pas le temps d'apprendre le français, je n'apprends que les chiffres et le nom des fruits et des légumes. Je travaille tous les jours, même enceinte, jusqu'au dernier moment avant mon accouchement !* », confie-t-elle. Elle ne visite pas Bruxelles, sauf une seule fois, à bord d'une voiture. Pour elle qui est issue d'une famille urbaine, son travail à l'épicerie est une régression. Après six ans de mariage, elle demande le divorce. Aujourd'hui, elle compose avec la solitude, le manque de revenus, la difficulté d'apprendre une langue à l'âge adulte, les conflits avec son ex-mari... Malgré tous ces « Barbes bleues » qui la freinent, D. doit rester en Belgique si elle ne veut pas être séparée de ses deux enfants.

Pour les femmes qui, majoritairement, ont grandi dans des régions rurales de l'Anatolie, la Belgique est souvent l'espoir d'un meilleur avenir. Pourtant, leur vie ici est empreinte de nostalgie et vécue comme une forme de privation de leur liberté¹⁹. Difficile dans ces conditions de ne pas être en proie à des sentiments contradictoires, à un malêtre lié à l'absurdité de l'existence qui

¹⁸ *L'Hymne des femmes* est une chanson créée collectivement en mars 1971 à Paris par des militantes féministes. Elle est devenue un emblème du Mouvement de Libération des Femmes (MLF) et plus généralement des luttes féministes francophones. Voir : <http://8mars.info/hymne-des-femmes>

¹⁹ Pour en parler, elles font référence au proverbe turc « *Bülbülü altın kafese koymuşlar illede vatanım demiş* » (« *L'oiseau est mis dans une cage en or mais il dit toujours : 'Mon pays !'* »).

prend plus qu'elle ne donne. Anne-Virginie : « *Pour des femmes qui n'ont souvent pas décidé de leur vie, qui n'ont pas choisi leur mari, pas choisi d'aller ou non à l'école, pas choisi d'apprendre ou non le français, la moindre des choses, c'est de pouvoir s'exprimer, pour une fois librement et, quoique cela puisse être douloureux de remuer certaines choses, de remettre en cause l'ordre établi. Cela leur donne un élan pour revendiquer une évolution, sinon pour elle, au moins pour leurs enfants...* » Vivre avec des œillères peut être un rempart contre la douleur et l'inconnu mais être conscient du monde autour de soi, de la place qu'on y occupe, des rapports qu'on peut y nouer avec les autres est l'étape indispensable pour agir, devenir acteur de son parcours plutôt que le subir. « *Elles prendront peut-être plus facilement la parole chez elles, parleront de certaines choses à leur mari... Qui sait tout ce qui peut se passer, ou pas !* »

Le projet se poursuit actuellement en groupe de femmes mixte, turques et non turques, toujours sur la thématique de Barbe bleue mais, cette fois, exploitée sous la forme d'une création sonore (avec la collaboration d'Urbanisa'son asbl²⁰). D. y joue Barbe bleue. Pascale : « *Le conte est interprété librement, les frontières entre les rôles sont poreuses, la fortune de Barbe bleue est investie notamment dans une université des femmes et des outils d'autodéfense !* » Il était une fois, il n'était pas une fois un groupe de femmes, d'actrices, de « Barbes bleues ».

Un groupe d'autoconscience

Un demi-siècle après le slogan « le privé est politique », que la deuxième vague du féminisme scandait pour réclamer l'égalité homme-femme dans un système social construit sur la prévalence du masculin, les injustices de genre sont encore omniprésentes : plafond de verre, double journée de travail, inégalités salariales, inégalités des opportunités, etc. Des femmes ont lutté et continuent de lutter aux quatre coins du globe pour parvenir à des formes de libération en lien avec les réalités locales. Il y n'a pas une mais de nombreuses formes d'émancipation.

20 www.urbanisason.be

Les animatrices ont essayé de mettre les participantes en présence de ces réalités, non dans une perspective universaliste mais pour que l'élan des participantes ne soit pas ravalé par un conflit de loyauté entre le respect de leurs traditions et l'envie de partager leur vécu avec un groupe de paires. Les participantes n'ont pas été mises devant le dilemme de choisir entre leur mode de vie et l'adoption d'un mode de vie à l'occidentale, comme si celui-ci était plus acceptable. Pascale : « *Il ne s'agit pas de les inciter à laisser tomber leur cadre familial, leur foyer, leurs enfants, leur mari mais qu'elles disposent d'un espace dans lequel elles peuvent s'exprimer sur leur vécu et leur ressenti, se livrer sur un éventuel sentiment d'injustice ou de mal-être relatif à leur vie en Belgique.* » Comme l'ont défendu certaines féministes de la troisième vague, se réclamant d'un féminisme pluriel qui intègre la diversité des femmes dans le monde, le cadre familial n'est pas systématiquement vécu comme l'ennemi principal, comme un cadre d'oppression et de violence mais peut constituer un refuge, notamment pour une femme migrant dans un pays dont les coutumes et la langue lui sont étrangères. Par ailleurs, même dans des sociétés où les femmes sont généralement économiquement indépendantes, elles continuent à se surinvestir dans les tâches domestiques. Selon le constat du sociologue François de Singly dans un ouvrage collectif intitulé *L'Injustice ménagère*²¹, la question de la parité des tâches dans la sphère privée est d'autant plus complexe à résoudre qu'elle est traversée d'enjeux identitaires.

Le groupe du vendredi est ainsi devenu un espace de transition et d'auto-éducation, peut-être à la manière des groupes de parole ou de conscience des milieux féministes des années 70 en France, dans lesquels les femmes étaient incitées à partager entre elles leurs vécus personnels et intimes. « *Dans ces groupes, les militantes s'exprimaient librement, acquéraient un savoir sur elles-mêmes et le politisaient au contact des autres. La raison d'être de ces groupes était triple : permettre aux femmes de prendre la parole sans avoir à se battre avec les hommes ; valoriser leur point de vue subjectif comme source de savoir ; faire émerger le commun qui rassemble des expériences jusqu'alors vécues isolément et ainsi générer des solidarités.* »²²

²¹ Armand Colin, 2007.

²² CHARPENEL Marion, *Les groupes de parole ou la triple concrétisation de l'utopie féministe*, in *Éducation et sociétés*, vol. 37, n°1, 2016, p. 15 (en ligne : www.cairn.info/revue-education-et-societes-2016-1-page-15.htm?contenu=article).

Au fil des ateliers et grâce au parti pris du bilinguisme qui joue ici un rôle crucial en termes d'adhésion et de réappropriation du projet, les participantes se racontent, accèdent à l'histoire d'autres « brus importées », d'autres femmes, à l'histoire de femmes d'autres pays, à l'histoire au féminin. Toutes ces histoires les amènent à percevoir la leur autrement, leur inspirent du courage, les rassurent face à certaines angoisses existentielles, les aident à ouvrir le dialogue avec les membres de leur famille ou de leur communauté, à entretenir un autre rapport avec leurs enfants.

Louise CULOT – Lire et Écrire Communauté française

Sur base d'un entretien avec

Rukiye GIMSIR – AFBT asbl

Pascale MISSENHEIM – EYAD asbl

Anne-Virginie DUFOUR, assistante sociale

Ayşegül MAZIBAŞ, interprète

Et D., participante au projet